

contrats passés, la prime sur l'or, et aurait pour conséquence, la banqueroute et la ruine de milliers de personnes. Cependant les fluctuations dans la valeur en papier, de la valeur qui est le type de toutes les valeurs,—l'or,—sont préjudiciables aux intérêts du commerce. Elles font de l'homme d'affaires un agioteur malgré lui, car, dans toutes les ventes à terme, les deux parties spéculent sur ce que pourra être la valeur du papier à payer et à recevoir. Je vous recommande donc énergiquement telle législation qui pourra assurer un retour graduel aux paiements en espèces et mettre un terme immédiat aux variations dans la valeur du papier-monnaie." Ainsi, non seulement le président s'est rendu aux désirs de la grande majorité, mais il est conséquent avec ses paroles d'autrefois, paroles qui avaient d'ailleurs, plusieurs fois depuis, été appuyées et sanctionnées par le congrès. Aujourd'hui, l'agitation est calmée, et le sénat lui-même, qui aurait pu par un vote des deux tiers, renverser le *velo*, a compris qu'il valait mieux en prendre son parti : le vote a eu le même résultat que la première fois, c'est-à-dire, trente-et-un contre trente-cinq, neuf de moins qu'il ne fallait pour former les deux tiers.

En Europe, trois pays continuent à être agités par des causes diverses ; la France, par le travail de sa régénération, l'Allemagne par le contrecoup que lui fait maintenant éprouver l'excès même des avantages qu'elle a remportés, et l'Espagne par l'ambition des prétendants qui ruinent ses terres en se disputant sa main. Mais de tous ces pays, aucun ne nous touche de près comme la France dont nous suivons chaque mouvement avec le plus grand intérêt, avec la plus vive anxiété. On vient encore de remettre le septennat en doute, et c'est M. Dahirel qui a, par une motion fort intempestive réveillé tous les désirs, recommencé toutes les agitations. Il n'est pas douteux que, à l'heure qu'il est, les légitimistes sont persuadés que le drapeau blanc seul peut sauver la France. D'un autre côté les bonapartistes ne voient de salut que dans la régence de l'impératrice Eugénie ou le règne du prince impérial sous le nom de Napoléon IV. Les républicains croient fermement que tout serait perdu en dehors de leur forme de gouvernement. Il y a enfin les radicaux à tous crins qui considère tous ces gouvernements comme des enfantillages, et qui ne seront véritablement heureux que le jour où Rochefort sera président d'une république maçonnée par eux, avec Gambetta pour vice-président. Tout ce monde commençait à être un peu tranquille quand M. Dahirel est venu imprudemment refaire une nouvelle agitation aussi compromettante pour la réalisation de son but, que pour la tranquillité actuelle du pays. "Et voilà, dit la *Revue des deux Mondes*, l'œuvre de patriotisme que les partis accomplissent ! Ils commencent par diffamer le pays pour mieux le sauver ; ils ne se font faute de représenter sous les plus sombres couleurs les misères, même, si l'on veut, les faiblesses de ce grand et généreux patient, au risque de laisser croire à une décadence presque irrémédiable.

Eh ! sans doute, les événements ont fait à la France une condition dure ; ils l'ont placée entre tous les périls, sous le poids d'un fardeau accablant, en présence des insurrections, d'une occupation étrangère, d'une effrayante indemnité de guerre à payer et d'un gouvernement à reconstituer. Rien n'a manqué, la France a épuisé toutes les épreuves, et ce serait aujourd'hui une bien étrange méprise de se figurer que, parce que la convalescence n'est pas complète, parce qu'il reste encore des traces de ces terribles crises, parce que les forces du malade ne sont pas entièrement revenues, le pays a besoin de tous ces médecins qui accourent avec leurs offres de guérison miraculeuse. Ce qui a été accompli jusqu'ici, la France l'a fait en vérité par elle-même, par l'énergie de sa constitution intime, par la bonne volonté de vivre, en dehors de tous ces partis turbulents, frivoles, aveugles, arrogants,—et remarquez bien ceci : toutes les fois que ces partis ont voulu intervenir, ils n'ont réussi qu'à interrompre, à compromettre l'œuvre réparatrice en offrant le spectacle de leurs prétentions et de leur impuissance. Dans cette laborieuse histoire de trois années, c'est toujours le pays qui est calme, patient, non sans anxiété quelquefois, mais acquis d'avance à toutes les solutions raisonnables qui ne l'entraînent pas dans des aventures, prompt à se remettre au travail dès qu'on lui laisse un peu de paix ; ce sont les partis qui s'agitent dans un intérêt de domination, qui cherchent dans les crises publiques une occasion de triomphe, et s'ils redoublent d'impatience aujourd'hui, s'ils semblent disposés à livrer une dernière bataille au risque de tout ébranler, c'est précisément parce qu'ils sentent que la France leur échappe, parce qu'ils commencent à s'apercevoir qu'ils ne peuvent plus même compter sur un gouvernement dont ils ont espéré se servir."

En Allemagne, le reichstag vient d'être clos par l'empereur Guillaume en personne. Le gouvernement de M. de Bismark n'a pas été défait ; mais, au fond, tout ne semble pas rose pour l'illustre chancelier. Quoiqu'il ne veuille pas trop le faire paraître, l'énergique protestation de l'Alsace-Lorraine et l'opposition sérieuse faite à sa loi sur l'armée, ont porté un rude coup à son influence, et il n'est pas douteux que, à un certain moment, il a du sentir que les rayons de son étoile pâliissaient quelque peu.

Pendant ce temps, le nouveau parlement anglais siège en paix au

milieu du contentement général que viennent de produire les résultats de la campagne contre les Achantis. Un petit nuage, cependant, a paru sur cet horizon aux teintes rosées : L'Éole qui a failli produire une tempête est un M. Smollet qui, jusqu'à présent n'avait pas fait beaucoup parler de lui. Il a proposé, à la chambre des communes, un vote de censure contre M. Gladstone pour avoir dissous le parlement en février avec l'arrière pensée de conserver indéfiniment le pouvoir. M. Gladstone tourna d'abord la motion en ridicule et elle fut rejetée à l'unanimité. Comme cependant, au cours du débat, M. Smollet avait usé d'un langage peu mesuré, et qu'il s'était même servi à l'égard de l'ancien ministre, de l'expression de *trickster* (intrigant, trompeur), M. Gladstone, en relevant ces expressions malsonnantes, s'est emporté et a fait contre M. Smollet une sortie d'une vivacité extraordinaire, en sommant ce dernier de se rétracter. M. Smollet, comme un élève surpris par son professeur, ne put dire mot ; et, à la fin de son discours, M. Gladstone sortit de la chambre où régnait la plus grande émotion. Nous ne pourrions connaître que plus tard la portée de cet incident ; mais il est facile de prophétiser pour le moment, à l'endroit de M. Smollet, qu'il ne recommencera pas de sitôt.

Il y a longtemps que nous n'avons eu à nous occuper de la Russie ; mais il paraît que la vie tranquille qu'elle mène commence à l'ennuyer. Elle veut faire parler d'elle. Malheureusement, sa première tentative n'est pas bien choisie ; c'est encore cette pauvre Pologne qui en est la victime. On sait que la Russie, non contente d'imposer ses lois à la Pologne, veut encore lui imposer sa religion. Elle veut que dans toutes les églises, les cérémonies du culte soient faites suivant le rite russe. Les prêtres polonais se refusent justement à ce qu'ils considèrent comme une violence faite à leur conscience, à leurs convictions. Vingt-cinq d'entre eux, considérés pour cela comme rebelles, ont été mis en prison. De son côté, le peuple refuse de fréquenter les églises où l'on introduit un rite qui n'est pas le sien : l'autorité russe prétend l'y forcer ; il y a déjà eu plusieurs conflits entre les soldats et la foule ; cette dernière a nécessairement souffert beaucoup, puisque les soldats l'ont chargée et ont tiré sur elle sans aucune merci. Un grand nombre de personnes ont été tuées ou mises en prison. En outre, de fortes amendes et des peines corporelles ont été imposées. Les hommes ont reçu, chacun, cinquante coups de fouet, les femmes vingt-cinq, et les enfants, dix coups, sans tenir compte de l'âge ni du sexe. Quelques femmes, plus compromises que les autres ont reçu jusqu'à cent cinquante coups. Quand on sait ce qu'est le fouet ou *knout* dont se servent les Russes, on est effrayé à l'audition de semblables atrocités. Un peu de civilisation à main armée dans ces endroits ferait probablement plus de profit que chez les Achantis. Malheureusement, on aurait là à combattre autre chose que des fleches et des lances ; et cette considération contribue, sans doute, pour beaucoup à calmer un zèle si facile à enflammer.

Un autre acte d'autocratie, de tyrannie, pour appeler les choses par leur nom, vient de s'accomplir en Egypte, où le khédivé a pris militairement possession du canal de Suez, avant que M. de Lesseps en soit venu à une décision sur l'arrêt qu'a rendu la commission chargée d'examiner les griefs dont il se plaignait. Nous ne voudrions pas toutefois, qualifier cette conduite avant d'avoir eu sur l'affaire, des détails qui nous manquent pour le moment.

Il nous est impossible de clore cette revue sans mentionner la série de malheurs qui viennent de fondre sur la compagnie transatlantique française, dont les vaisseaux voyagent entre le Havre et New-York. Au mois de novembre dernier c'était la *Ville du Havre* qui sombrait avec la moitié de ses passagers ; depuis deux mois, coup sur coup, c'est l'*Europe* et l'*Amérique* qui disparaissent à leur tour, sans perte de vies heureusement. La presse,—une certaine presse du moins,—toujours trop hâtée dans ses jugements, s'est empressée de jeter le blâme sur les équipages français et jusque sur le personnel de l'administration. Nous espérons que les gens sensés traiteront comme ils le méritent ces commentaires malveillants qui ne peuvent être suscités que par une haine, mal déguisée du reste, de tout ce qui est français. La réputation des marins français, sous le rapport du courage surtout, n'est pas à faire ; et les insinuations malicieuses que l'on fait à cet endroit retombent naturellement sur la tête de leurs auteurs. Lorsque les steamers de la compagnie Allan ont commencé leur ligne régulière entre Québec et Liverpool, qui ne se rappelle la série des malheurs qui les ont assaillis ? Pendant quelques années, c'était régulièrement deux sinistres par saison. Est-ce que nous avons jamais songé à mettre la faute sur le compte de la compagnie ou de ses employés ? Et que serait-il advenu de notre jugement prématuré, aujourd'hui que cette ligne, plus florissante, plus sûre que jamais, vient affirmer par ses succès mêmes, que la faute n'était pas à elle, et que, si Dieu avait jugé à propos de l'éprouver pendant un certain temps, elle a du moins triomphé à la fin par son courage et sa persistance inébranlable. Mais hélas ! tant qu'il y aura des malheureux, il y aura des misérables ou des gamins pour leur lancer une pierre. Au reste, les roquets sont faits pour aboyer.